# AVANT-PROPOS

De mars à mai 2024, presque tous les jeudis de 13h30 à 15h30, parfois un peu plus tard, parfois après avoir partagé un repas ensemble, Alain, Gloria, Marylise, Nadine, Jean-Pierre se sont retrouvé.es au 122 avenue de la Méditerranée, un local de la communauté Emmaüs Sète-Frontignan dont elles et ils font partie, compagnons ou bénévoles, avec l'auteur Serguei Dounovetz pour inventer, écrire et réécrire pour le 27e FIRN cette histoire défroquée mais bien foutraque, virtuose jusqu'au bout du doigt et qui peut mettre en joie filles et garçons.

La Ville de Frontignan la Peyrade, initiatrice du projet, et les co-auteur.es remercient toutes les personnes qui l'ont rendu possible, notamment Jean-Marc Delgery, responsable d'Emmaüs Sète-Frontignan, et Nadine Imbert, présidente de l'association, ainsi que Béatrice Obergfell pour la relecture et les corrections.

Ouvrage édité avec le concours des partenaires du Festival international du roman noir / FIRN Frontignan.

# LE DÉFROQUÉ, LA VIRTUOSE, LA FILLE DE JOIE ET LE DOIGT

Carter Jipé, Compagnon Nato, Gloria Rossa,
Mary Pilou, Nado la Dirlo & Sergio Odessa

# I.

Il est cinq heures, Sète s'éveille. En périphérie de cette jolie ville portuaire du bassin méditerranéen, au fond d'un grand parc arboré, émerge des ténèbres une bâtisse grandiose, la demeure d'Amédée le défroqué. Un escalier monumental, flanqué de deux cariatides, accueille ou éconduit vers une entrée qui a dû être prestigieuse, si l'on en croit les traces laissées sur les murs à l'emplacement de tableaux aujourd'hui disparus, avant d'ouvrir sur un long couloir qui dessert en enfilade les nombreuses pièces, froides et poussiéreuses, de cet ancien hôtel particulier. Seule exception, un salon vétuste mais bien chauffé, qui sert de chambre à coucher, pièce à vivre et bureau à l'occupant. Une baie vitrée décorée de vitraux style Art déco, encadrée de lourds rideaux, donne sur un jardin laissé à l'abandon où deux pins se balancent sous l'effet de la tramontane.

Au fond de son lit, Amédée n'a pas trouvé le sommeil de la nuit, préoccupé par des soucis financiers récurrents. Sa hiérarchie, passéiste et conformiste, l'ayant contraint il y a

longtemps à renoncer à sa charge d'évêque, pour une histoire d'amour passionnée. Ainsi, ses revenus se sont rétrécis comme peau de chagrin. C'est notamment pour des raisons d'économie de chauffage qu'il n'occupe qu'une infime partie de son immense demeure reçue en héritage. Après une rapide douche à l'eau tiède, propre comme un sou neuf et habillé comme un prince, d'une démarche presque automatique, le septuagénaire arpente le long couloir qui le mène à la petite chapelle privée. Sur l'autel trône une petite cloche en verre, qu'il ne voit plus tant elle fait partie du décor depuis des lustres. Sous cette bulle, un objet bizarre se dresse, qui pourrait s'apparenter à un vieux doigtier en cuir. Il s'agirait, d'après les ancêtres de sa famille, de la relique d'un saint ramenée jadis par le grand-père d'Amédée, fuyant Enver Hodja, le tyran sanguinaire et paranoïaque alors à la tête du pays. Puis, comme animé par une force surnaturelle, Amédée se saisit de l'objet. Il ne peut lutter contre cette petite voix intérieure, qui lui dicte de faire don de cette « chose » à la Communauté Emmaüs. Troublé, il quitte précipitamment la chapelle, verrouille la lourde porte derrière lui, avant de descendre au sous-sol où l'attend sa Mercedes 220S année 1963, modifiée en pick-up à plateau, un modèle unique auquel il tient comme à la prunelle de ses yeux. Il ne peut oublier que pour obtenir l'homologation de son véhicule atypique, il a soudoyé le rond-de-cuir du Service des Mines et que cela lui a coûté une blinde ! La veille au soir, il a chargé et sanglé sur le plateau un précieux meuble Boulle,

protégé par une épaisse couverture, l'un des derniers vestiges du passé fastueux de sa famille. « *Pourvu que le démarreur ne me joue pas un mauvais tour, il est capricieux ces temps-ci* », pense-t-il après avoir déposé avec soin la relique au fond du coffre en bois derrière son siège. Mais la chance aujourd'hui lui sourit. « *Pourvu que ça dure. Il est préférable que je roule lentement pour ne pas abîmer mon précieux chargement... Croisons les doigts et prions – deux précautions valent mieux qu'une – pour que l'acheteur soit bien au rendez-vous.* » Le Vieil homme (sans la mer) est distingué, un peu dandy, de type caucasien, rasé de près, les rares cheveux blancs cachés bien coiffés sous une casquette à double visière style Sherlock Holmes. Vêtu d'un costume en velours vert bouteille avec une épinglette « *fleur de lys* », vestige de son ascendance monarchiste, au revers de sa veste sur un pull jacquard et une chemise Lacoste, dénotant un goût certain pour la sape, il mâchonne une allumette, stratagème lui permettant de limiter sa consommation de tabac. Ses chaussures Méphisto tartinées de cirage dissimulent péniblement les attaques du temps. Amédée s'aperçoit alors qu'il est en avance et décide de ralentir, ne pas se positionner en demandeur vis-à-vis du client. À dix heures du matin sonnantes, enfin arrivé à destination, il scrute discrètement le parking clairsemé de la supérette. Il repère vite, près d'un gros 4x4 flambant neuf, un homme richement habillé mais avec mauvais goût, une chaîne en or sur son torse velu et des bagues plein les doigts...

Le look d'un antiquaire parisien de la Porte de Vanves, plus intéressé par l'argent que par l'art, se dit-il. D'un signe de la main, l'homme lui indique de garer son véhicule près du sien. Amédée s'exécute. Poignées de main (la Covid est loin maintenant), après avoir échangé quelques banalités d'usage sur la température et les temps difficiles, l'antiquaire examine sous toutes les coutures l'objet de sa convoitise et déclare :

– Joli meuble, dommage qu'il soit rayé et que la conjoncture soit difficile en ce moment... je vous en donne 3 500 euros cash.

Froissé, le défroqué, qui n'est pas né de la dernière pluie et s'attendait à ce genre de cinéma, se dirige vers son véhicule en déclarant :

– Dommage, ce n'est pas ce que nous avions convenu au téléphone.

L'antiquaire, pas dupe, le rattrape avec ces mots :

– Bon sang, vous êtes dur en affaire, vous... Aucune pitié pour les petits commerçants.

Et l'homme aux bagouses lui tend une enveloppe emplie de billets froissés. Après avoir vérifié, sans fausse pudeur, que le compte y est, Amédée aide l'acheteur à transférer le Boulle dans l'énorme véhicule tout-terrain, puis les deux hommes se quittent sans un regard.

Sur ce, le moral au beau fixe et les bourses pleines, le défroqué prend la route en direction de Marseille. Que va-t-il y faire ? Lui seul le sait, mais vous le saurez bien assez tôt, il a

forcément une idée derrière la tête… ou peut-être ailleurs ? Arrivé dans la cité phocéenne, après s'être garé dans un endroit sûr qu'il connaît, il se dirige à pieds vers le Vieux-Port. Il a non seulement envie de fêter sa transaction, mais surtout de s'accorder un moment de détente, on n'est pas défroqué pour rien… Dans une rue discrète, il sonne au visiophone du *Rubis*, un bar à hôtesses de renom (tout du moins, pour les habitués à ce genre d'endroit). Après une longue minute, la lourde porte s'ouvre enfin sur un gros balaise au visage taillé à la serpette, qui lui lance (pas la serpette) avec une familiarité certaine.

– Salut le curé. Ça faisait longtemps !

À l'intérieur, parmi les quelques filles présentes en ce début d'après-midi, l'une d'elles le reconnaît et l'interpelle :

– Oh, mais c'est monsieur Amédée ! J'ai brusquement soif et je boirais bien une coupette avec vous.

Magnanime, l'ancien évêque accepte l'invitation et, bouteille de champagne à la main, s'installe et commence à plaisanter avec l'hôtesse. Cependant, rapidement son attention est captée par une jeune femme, assise seule à une table, occupée à faire des mots croisés en attendant le client.

– C'est une nouvelle, elle s'appelle Vania, lui susurre sa dame de compagnie.

Puis, toujours sur le ton de la confidence, elle ajoute :

– Avec son *sodoku*, elle ne va pas tarder à se faire rifler par monsieur Roger. Il n'aime pas trop les filles qui jouent les

intellectuelles... question d'image... car même complètement cons, les clients ont envie de se croire très intelligents.
Amédée, comme scotché, n'arrive pas à détourner le regard de la jeune femme. Jolie, mince, contrairement à ses collègues elle ne semble pas faire partie du décor. Puis, brusquement, le défroqué fait le rapprochement, cette fille lui fait penser à son amour de jeunesse, celle aux fesses haut perchées, qui l'avait déniaisé, ce qui l'avait contraint à quitter l'ordre ecclésiastique. La ressemblance de Vania avec son ancienne idylle est terriblement troublante. Cette histoire d'amour, qui avait duré quelques mois, s'était tragiquement arrêtée, suite au suicide de l'intéressée. Amédée s'était toujours senti responsable de cette terrible issue et la culpabilité n'avait cessé depuis de lui ronger le frein. Soudain, il se lève de son tabouret, laisse quelques billets sur le comptoir et quitte poliment son hôtesse, qui ne prend pas ombrage – t'es pro ou tu ne l'es pas. Puis il s'approche de la jolie inconnue, qui l'invite à s'asseoir à ses côtés, sous le regard approbateur de monsieur Roger. De plus en plus subjugué par la prénommée Vania, Amédée la regarde avec tendresse, boit ses paroles comme du petit lait, ainsi que le champagne provenant d'une seconde bouteille qu'il vient de commander. Elle aurait pu affirmer que la Terre était plate, il ne l'aurait pas contrariée.

– C'est tellement plus facile de parler à un étranger, lui confie-t-elle.

Et elle lui raconte alors sa vie avec ses joies et ses peines, surtout ses peines. Au sortir de son enfance difficile au sein d'une famille aimante mais très pauvre des faubourgs de Tirana, elle est tombée éperdument amoureuse d'un bel et riche homme qui roulait en Porsche Cayenne. La grande différence d'âge entre eux n'avait pas d'importance, car l'amour est aveugle, et la thune son copilote, rajoutera la mauvaise langue. Guidée par cet amour, elle apprit à connaître la topographie de Tirana, notamment celle de ses bars obscurs. Cerise sur le gâteau, pour elle qui avait toujours rêvé de voyager, son bel hidalgo lui avait promis de lui faire découvrir le monde : Bruxelles et le Manneken-Pis, Amsterdam avec ses coffee shops et ses vitrines un peu spéciales, Paris et la rue de Buda qui devait lui rappeler ses origines slaves. Il lui avait presque promis la lune. La promesse fut en partie tenue... Mais l'atterrissage fut particulièrement douloureux, car en fait de lune c'est surtout de la sienne, et elle était pleine, dont elle fit usage sur les trottoirs de ces belles capitales qu'elle arpenta, en trouvant l'amour vingt fois par jour (comme l'aurait chanté un vieux Sétois moustachu). Exit la poésie... Après avoir fait ses classes, elle s'était retrouvée dans ce bar sordide de Marseille, afin de rembourser ses frais touristiques à la mafia albanaise.

Au *Rubis*, le champagne coule à flots, Amédée a commandé une troisième bouteille. Subjugué, il est tombé sous le charme de cette fille des Balkans, sans pour autant, très curieusement

pour un homme de sa trempe, avoir la moindre arrière-pensée sexuelle. Dans la vie on est sérieux ou on ne l'est pas (dixit un grand philosophe aujourd'hui oublié) et Amédée peut l'être, il ne veut juste plus la quitter, ce qui n'est pas très sérieux. Chevaleresque, le septuagénaire décide alors de la sortir de ce guêpier sans avenir et de l'accueillir chez lui, en attendant de trouver un hébergement pérenne. Il est bientôt trois heures du matin, justement l'heure où Vania termine son service. Ils accordent donc leurs violons, elle est d'accord, il sortira le premier et l'attendra à l'écart, loin des lumières rouges tamisées du Rubis. Le défroqué règle sa note, plus que salée, mais quand on aime on ne compte pas, et quitte l'établissement, bientôt rejoint par sa protégée. D'un pas rapide, le couple s'engouffre dans la Mercedes à plateau qui démarre en trombe. D'un commun accord, ils quittent Marseille en direction de Sète et l'hôtel particulier d'Amédée, avec l'espoir d'une vie meilleure... tu parles Charles, c'est juste le commencement des embrouilles.

Alors que la fuite d'Amédée et Vania se passe merveilleusement bien et que Marseille n'est plus qu'une chiure de mouche dans le rétroviseur de la voiture de cirque, qui représente la life (c'est ça l'idée), les deux protagonistes sont pris d'une envie pressante. Vite une pause pipi s'impose au milieu de nulle part. Pour cela, ils empruntent un chemin improbable et waouh que ça fait du bien... Quand tout à coup Vania s'emmêle les pinceaux avec sa culotte tombée aux chevilles et

trébuche sur un petit sac ouvragé éclairé de l'intérieur. Et là, la fille de joie commence à délirer en chantant des hymnes tribaux dans sa langue natale. Amédée, gentiment défroqué, s'allume un tarpé et l'invite à remonter dans la caisse pour reprendre la route au plus vite.

– Il est temps de partir Vania. Je te rappelle qu'on a la mafia albanaise au cul. Mais, dis-moi, c'est quoi ce sac ouvragé à tes pieds ?

– Je sais pas ! s'exclame-t-elle, mais c'est étrange, depuis que je suis tombée sur mon cul, je me sens vachement bien. Amédée, il faut emporter ce sac ouvragé et le cacher pour mon bien-être dans le futur !

Heureusement pour elle et son futur, il y a dans le pick-up le coffre en bois qui se ferme avec un cadenas. Et nos deux énergumènes reprennent la route en filant le plus loin possible de la noirceur de leur existence.

## 2.

On dit qu'elle est rebelle. Elle est d'accord. Son père, un Français hyperbranché à sa messagerie Kakao Kalk, missionne la plupart du temps à Séoul et dans le monde. Sa mère, *« venez donc à l'heure du thé »*, applique sans faille les traditions coréennes du sud bon chic bon genre. Mais leur fille, Seou Kim, n'aime pas les chichis, les copines shopping et les longs ongles vernis avec des décorations dessus. Elle a cependant reçu une excellente éducation : conservatoire, violon, lycée français et tutti quanti. Au début elle n'a pas aimé du tout ce machin qu'il fallait coincer sous le menton, ni le grincement horrible de l'archet quand on ne sait pas jouer. Cependant, elle s'avéra douée... tellement, qu'après plusieurs années de supplice, menton tuméfié et crampes dans la main, elle a fini par donner des concerts. Des vrais, pas du pipo, dans les capitales du monde entier. Elle y a même pris beaucoup de plaisir ! Seulement voilà. Les applaudissements, les flatteries, les critiques (car il y en a toujours, bonnes ou mauvaises), ont eu raison de son enthousiasme. Ses dernières prestations à Paris ont été décisives. STOP ! Elle n'en peut plus de voir sa bobine dans les réseaux, de lire des messages incongrus. Elle est prise d'une envie irrésistible de se casser très loin, au soleil, à la mer, loin des villes surtout. À trente ans, il est temps pour elle de changer d'air et de vie. Adieu Séoul, qui la saoule !

Et la voilà qui monte dans un train en direction du Midi, sa copie grand luxe de Stradivarius, plus vrai que nature, planqué dans un étui capitonné de guitare, pour ne pas se le faire piquer, dans une main et dans l'autre un sac de voyage rempli de l'indispensable.

– Vous venez de Paris ? demande le jeune homme assis en face d'elle. La trentaine, sympa...

Seou Kim hésite à répondre, mais comme elle n'est pas spécialement coincée...

– Oui, je vis dans la capitale.

– Vous allez certainement me trouver indiscret, mais je ne crois pas que vous soyez parisienne.

Elle se dit qu'elle aurait très bien pu naître à Paris, vu que son père est français et qu'elle est bilingue. L'homme arbore un grand sourire rassurant. Après tout, se dit-elle, c'est plutôt agréable de discuter avec quelqu'un dans son périple solitaire, surtout qu'il est agréable de sa personne.

– Pour ne rien vous cacher, je suis coréenne du sud.

– Ah ! D'accord ! Je suis sûr que vous avez un très joli prénom.

Il ne serait pas en train de me faire du gringue ? songe la virtuose.

Lui se dit qu'elle est vraiment jolie avec ses yeux fendus et ses longs cheveux de jais. Elle le laisse mariner, avant de lui répondre.

– Je m'appelle Seou Kim.

– Oh! Mais c'est vraiment charmant ! Et vous allez où comme ça ? Je connais peut-être…

Le train freine dans un long grincement. Tout le monde se lève. Grand brouhaha. Il attend une réponse.

– Je ne le sais pas moi-même.

Et elle disparaît, telle une sirène, plongeant dans le flot des voyageurs. Elle sort de la gare du Clapas, légère. Il lui faut à présent trouver une voiture. Ce n'est pas un problème d'argent, elle a les moyens, dans son pays c'est une star, ses concerts lui permettent de vivre sur un grand pied. Et malgré ses résolutions de vie simple et dépourvue de superflu, elle craque pour une adorable MG décapotable, 1968, d'un rouge éclatant, qu'elle paye cash. Le vendeur lui a vanté les qualités sportives et l'excellent investissement que représente ce modèle de collection rare. Arrête tes boniments, marchand de parasols, je sais que c'est un veau, mais je la prends pour sa couleur rouge corrida.

C'est ainsi, qu'au volant de son petit bolide, elle arrive non loin de sa destination. Son GPS lui a indiqué la route, bien qu'elle se soit égarée plusieurs fois. Mais c'est là, elle y est, elle est arrivée. Coup de frein brutal. Devant elle se dessine la silhouette de celle qu'elle a observée maintes fois dans les dépliants touristiques et sur le Net. Imposante forteresse, massive et secrète, comme ramassée sur elle-même : la cathédrale de Maguelone, cachée dans son écrin de verdure. Seou Kim est sous le choc. Jamais elle n'a vu pareille bâtisse, elle qui ne

connaît que les immeubles ultramodernes de sa Corée natale et des grandes capitales. Une cathédrale qui a traversé le temps du VI^e^ au XIII^e^ siècle, toujours là, solide et majestueuse. Il est déjà tard mais elle ne peut attendre. Émue, le cœur battant, elle pénètre dans l'édifice. Il y règne un profond silence. Le soleil couchant darde ses rayons rougeoyants à travers les vitraux, diffusant sous les lourdes voûtes une brume douce et un peu magique. Seou Kim est fascinée, les larmes lui montent aux yeux, elle crie presque :

– C'est trop beau !

Ses mots résonnent sous la nef immense, haute. C'est impressionnant... Soudain, dans les profondeurs de la voûte, s'ouvre une porte dérobée d'où jaillissent plusieurs silhouettes qui s'avancent en enfilade, imprécises et grisâtres, juste auréolées de l'orange du couchant... Elles se meuvent en silence avec des gestes lents. Seou Kim se fige, pétrifiée. L'une d'elles se fait plus nette et s'approche résolument vers elle. Seou Kim joue des castagnettes, décidément elle a un faible pour l'Espagne. La forme prend à présent figure humaine. C'est une femme sans âge, le visage soucieux, vêtue simplement, les hanches serrées dans un grand tablier.

– Que faites-vous ici à cette heure ? Il n'y a plus de visites.

– Bonsoir. Je m'appelle Seou Kim. Il est prévu que je sois hébergée en résidence artistique et...

– Ah ! C'est vous ! Je ne vous attendais plus. Je vais vous conduire à votre chambre. Elle est belle notre abbaye, hein ?

Il fait nuit noire maintenant, les deux femmes sortent, éclairées par la lumière crue que diffusent quelques spots placés en hauteur autour de l'édifice. La concierge entre dans un petit bâtiment privé, qui appartient au diocèse, pousse la porte d'une petite pièce aux murs blanchis à la chaux, dépouillée de toute décoration. Pour tout mobilier, un lit sommaire, une petite table en bois et une armoire étroite, sans glace, où Seou Kim pourra toutefois suspendre sans problème sa garde-robe restreinte.

Une vraie cellule de moine, pense-t-elle. Mais n'est-ce pas ce qu'elle souhaitait ? La simplicité, rien d'artificiel. Son seul trésor, c'est son violon, une merveilleuse copie de Stradivarius réalisée par le meilleur luthier de Séoul. Ses parents lui ont offert pour son premier prix lors d'un concours prestigieux. Elle se sent brusquement toute neuve, vierge, avec l'envie de composer à nouveau et de faire vibrer l'âme de son instrument, de faire corps avec lui. Elle passe une première nuit délectable, dans un silence absolu, très inhabituel pour elle.

Réveillée par le piaillement des oiseaux, elle ouvre la minuscule fenêtre et entrevoit sa petite MG rouge corrida. Elle ne joue plus de castagnettes, elle se sent sereine. Il fait un soleil radieux, elle a envie de marcher avant la cérémonie du thé du matin. Ses longs cheveux balayés par la tramontane, elle traverse le petit paradis. Le parc est superbe, des paons s'y promènent librement, auréolés de plumes éclatantes. Ses pas la conduisent au bord d'une lagune peuplée de flamants roses.

Elle se sent comme dans un rêve, avance et s'immobilise, foudroyée par l'infinie beauté de ce que ses yeux découvrent. Devant elle s'étale une immensité d'un bleu intense, presque irréel. La Méditerranée qu'elle n'a jamais vue qu'en photo... Irrésistible ! Elle court, jette par-dessus les moulins ses vêtements légers, et plonge nue dans l'eau fraîche, avant d'aspirer l'air iodé à pleins poumons.

# 3.

En ce début d'après-midi printanier, un véhicule trop lent s'extirpe de l'autoroute pour sortir par la bretelle Sète-Frontignan. L'ancienne et puissante berline allemande, qui oscille entre épave et véhicule de collection, attire l'attention. Les ouvrants dépareillés, rouge et jaune, égayent la robe noire d'origine du véhicule. Des anciens *stickers* publicitaires, vantant une marque de whisky aujourd'hui disparue, masquent les traces de rouille sur divers points de la carrosserie. Tout pour éveiller la curiosité de la Marée chaussée, qui n'aurait pas manqué de relever le défaut de contrôle technique. Une solide galerie de toit, fixée sur les arceaux du plateau, contribue à déclasser ce fleuron de l'industrie automobile allemande de l'après-guerre. À l'intérieur, derrière le siège du conducteur, un coffre en bois semi-précieux, recouvert d'une couverture à carreaux, sert de banquette arrière. Amédée le défroqué, seul occupant de cette voiture de cirque, se trémousse au son d'une musique de Billie Holiday qui sort de l'autoradio à cassettes. Le chien en peluche, assis sur la plage arrière, imite son maître en dandinant sa tête à l'intention des automobilistes suiveurs, plus agacés qu'amusés. Suspendue au rétroviseur, une plaquette désodorisante masque plus la vue que les odeurs de tabac. À la droite du conducteur, le siège passager est encombré de cassettes de chanteurs, tels Léo Ferré, Bobby Lapointe et

d'autres, moins connus, comme Chopin ou Brahms. Aux commandes de ce carrosse, le septuagénaire tente de s'orienter à l'aide d'une vieille carte Michelin départementale. Que cherche le brave homme dans l'arrière-pays sétois ? Un arrivage de meubles mauresques de contrebande tout frais débarqués dans un des ports de l'étang de Thau ? Ou alors une livraison de cet excellent muscat sec de Frontignan tombée du camion ? Au regard du teint et de la bedaine de l'intéressé, la seconde option a toutes les chances de remporter les suffrages ! Il sent le parfum *Brut* de Fabergé, revient-il d'un rendez-vous galant, ou de chez les putes ? Va savoir, avec un défroqué... Une demi-heure plus tard, le véhicule de foire s'arrête enfin le long d'un bas-côté en terre parmi de nombreuses autres voitures, son flanc droit au ras d'un mur d'enceinte. Tous les autres véhicules sont rangés en épis, mais Amédée s'en tape le coquillard ! Notre homme descend de son carrosse, prenant soin au préalable de verrouiller les portières gauches et la malle en bois ; les portières droites, on l'aura compris, sont niquées de chez niqué – il y a une explication à tout... Il jette un œil sur sa montre-gousset, et allume une cigarette avec un authentique briquet Dupont plaqué or qui appartenait à son oncle Bazil, ambassadeur à Zanzibar, tous deux sortis de son baise-en-ville (pas Bazil, ni Zibar) mais le briquet (pas un Bic) et la cibiche. À courte distance du parking de fortune, quelques dizaines de personnes, rejointes par notre bonhomme, patientent devant un portail clos. À gauche du portail, une

fresque peinte égaye le mur en parpaings. Elle représente le buste d'un vieil homme à lunettes, coiffé d'un béret basque, comme de nombreux hommes dans les années 1950, habillé d'une simple cape en toile noire. La fresque représente l'abbé Pierre, de toute façon c'est marqué dessus comme le Port-Salut. L'abbé Pierre, fondateur durant l'hiver 1954 à Neuilly-Plaisance de la communauté des chiffonniers d'Emmaüs, dont l'objectif est de lutter contre la misère et la précarité, vaste programme toujours d'actualité. Cette organisation, qui se finance en récupérant les dons d'objets usagés revendus à bas prix, a toute sa raison d'être aujourd'hui car la misère n'a malheureusement pas disparu. Le Bon Dieu a en effet tendance à prendre un peu trop de congés bonifiés (dixit un philosophe de comptoir). À 13 heures pétantes, le lourd portail coulissant s'ouvre, poussé par un compagnon venu de l'intérieur (à ne pas confondre avec un ennemi de l'intérieur, sinon ce n'est pas votre compagnon). Les clients les plus impatients s'engouffrent dans la brèche, n'hésitant pas à bousculer leur entourage. Les bonnes affaires n'attendent pas ! Les moins pressés, voire les mieux élevés, prennent le temps d'échanger quelques mots de politesse avec le compagnon qui fait office d'ouvreur. Le propriétaire de la berline allemande rafistolée se fond dans la foule des badauds animée par la curiosité et la perspective de faire de bonnes affaires, ou juste l'envie de faire une bonne action en s'acquittant d'un achat solidaire. La grande cour derrière le portail ressemble maintenant à une

fourmilière où des individus s'éparpillent autour de grandes tables alignées, sur lesquelles de la vaisselle et d'autres objets hétéroclites sont exposés à tous les vents qui, du fait de leur coût modique, trouvent rapidement acquéreur. Le long de la voie ferrée, en limite de terrain, sont exposés les plus gros objets, tels des meubles vintage ou des fenêtres et portes récupérées, qui feront des heureux chez les bricoleurs, dans le respect de leur porte-monnaie et aussi de l'écologie. À droite, en amont, un hangar abrite différents postes de vente, puis, en aval, une allée fermée au public permet d'accéder aux ateliers de tri et de réparation des dons. Plus haut dans l'allée, des locaux de vie et des caravanes sont occupés par les compagnons et les compagnes. Amédée allume sa pipe en bruyère et pierre d'écume et se dirige vers le bureau de Nado, la dirlo. Cette dernière, la soixantaine bien tapée, est une petite bonne femme énergique, toujours pimpante, jamais sans ses foulards de collection en soie. Chaque jour, elle arrive à la communauté vers 9 heures dans sa petite voiture, une Trabant 601 offerte par un admirateur de l'ex-RDA, et salue cordialement les compagnons et les bénévoles, se sert un café bien noir et s'attèle à ses tâches quotidiennes : rendez-vous, réunions (la communauté a le virus des réunionites aiguës), décisions à prendre, les sujets sont divers et variés, elle est soutenue par le responsable et les secrétaires, tous dévoués à sa cause. Nado, la dirlo, est une touche-à-tout, artiste dans l'âme, un peu clown sur les bords, il faut savoir jongler pour diriger la

communauté ; une main de fer dans un gant de velours, mais plus cool que Thatcher. Il y a quelques années, elle officiait en tant que bénévole au tri dans la communauté, son savoir-faire et sa bienveillance, son implication ont fait d'elle la candidate idéale pour la direction de cette communauté. Sa vie est un sacerdoce consacré à Emmaüs. Un peu bavarde, mais d'une nature enjouée, elle est appréciée de tous, malgré ses idées parfois farfelues et avant-gardistes. Elle a les yeux partout et rien ne lui échappe, une vraie fouineuse au grand cœur.

– Bonjour Amédée, quel bon vent vous amène ? Une nouvelle protégée ? Non, je plaisante.

Le défroqué lui tend alors, non pas une nouvelle hôtesse pêchée dans un boxon, mais la relique sous cloche qu'il a récupérée dans la chapelle de son hôtel particulier.

– Tenez Nado, c'est cadeau, pour vous remercier d'avoir hébergé Vania.

# 4.

Après avoir visité les incontournables de la région, au volant de sa décapotable de corrida, Seou Kim décide de percer davantage les mystères du secteur. Elle roule sans réfléchir entre lagunes et étangs, le long du littoral rattrapé par endroits par la garrigue et ses senteurs enivrantes. C'est un monde inconnu qui s'ouvre à elle, dont le silence est juste rompu par les cris des oiseaux sauvages. Quelques échassiers prennent leur envol sur son passage, pour se poser un peu plus loin sur l'eau calme et argentée, là où les crevettes frétillent sous leurs échasses. La concertiste ne voit pas le temps passer et roule sans savoir où elle va sur les petites routes sinueuses, les pistes sablonneuses, sans but, sinon celui de revivre à nouveau, loin de toute contingence. Soudain, au bout d'un chemin, surprise... une petite foule patiente devant une grille fermée. Une prison ? Les familles entassées qui attendent les visites ? Non, sa vision est faussée par des images de cinéma qui ne cadrent pas avec la réalité. Sur le mur du bâtiment, devant lequel les gens attendent, s'étale une grande fresque colorée avec le mot EMMAÜS en grosses lettres et le portrait d'un homme d'Église, qui semble très humble, l'abbé Pierre. Oui, bien sûr, elle connaît l'histoire de cet homme. Le film de l'appel de l'hiver 1954 était passé au cinéma, lors de l'un de ses concerts parisiens qu'elle donnait salle Wagram, avec Lambert

Wilson, formidable dans le rôle de l'abbé. Déjà émue par l'histoire, toutes les images du film remontent brutalement. Un hiver très rude, elle avait vécu ce genre de grand froid lors d'un concert à Ottawa. Les rues glacées et désertes, la ville comme figée. Mais elle ne vivait pas dans la rue comme ces malheureux, elle était logée dans la plus belle suite d'un palace. Elle se souvient, après le spectacle, d'un jeune homme qui était venu la voir dans sa loge. Il voulait la féliciter pour ce moment merveilleux qu'elle venait d'offrir. Dès son entrée, elle avait ressenti un grand trouble, notamment quand il avait plongé ses yeux dans les siens, ça avait été comme une évidence. Une magie inexplicable qui allait se prolonger deux jours durant dans un bonheur total. Un bonheur bien trop court, brisé par leurs obligations professionnelles. Lui, repartait en Espagne et elle rentrait à Séoul pour un concert.

Seou Kim gare sa voiture et rejoint la foule ; une foule très variée, composée de tous les âges et tous les styles. Le jeune couple qui espère trouver ses premiers meubles, les antiquaires qui cherchent la perle rare à revendre au meilleur prix, la ménagère qui a cassé son mixer, les enfants qui ne pensent qu'au rayon jouets et tiraillent leur mère à grand renfort de piaillements et la bourgeoise en quête de l'article de marque « seconde main » pour éblouir les copines... Tout un monde palpitant et impatient qui propulse la jeune concertiste dans une vaste cour, style caverne d'Ali Baba. Elle pénètre ensuite dans un grand hangar déjà grouillant de monde. Elle adore

chiner (pas en Chine mais en Corée), titillée par l'espoir de trouver l'objet rare, insolite. Seou Kim est friande de marchés aux puces, de vide-greniers, où l'on trouve des objets de seconde main ; une tendance qui n'a plus de frontières, les jeunes artistes peuvent même se produire sur Art Market. La voici devant le rayon meubles et bibelots divers. Une charmante jeune femme l'accueille.

— Bonjour. Vous cherchez quelque chose en particulier ?

— Bonjour ! Oui, des choses rares, insolites...

Vania, au premier regard, pense que cette cliente a du fric, avec sa robe noire seyant sa taille de guêpe et son écharpe opaline sur ses épaules nues. Une vraie princesse aux pieds nus, véritable créature *Bollywoodienne*.

— Suivez-moi. Là-bas, la vitrine contient de très beaux objets.

Seou Kim a tout de suite remarqué l'accent de la jeune femme, un accent de l'Est. Elle parcourt la vitrine d'un regard de connaisseur : statuettes, outils anciens, coffrets, objets religieux, céramiques, mais elle ne trouve pas son bonheur. Puis, soudain, elle se penche et saisit un 33 tours dans une caisse en bois, prévue à l'origine pour transporter le vin d'Estelle, vigneronne du *Capitelle des Salles*, un AOC *Terrasse du Larzac* qui tue sa race.

— C'est pas vrai, Mstislav Rostropovitch, première sonate de Brahms, la *Toccata et fugue en ré mineur* pour violoncelle.

Surprise et émerveillée, les yeux sucrés, Seou Kim promène longuement ses doigts déliés sur la pochette jaunie.

– Chère demoiselle, mille mercis. Savez-vous qu'il s'agit d'une pièce rare, très prisée par les collectionneurs ? Ce violoncelliste de génie a joué en 1989 devant le mur de Berlin.
Vania esquisse un grand *smiley* en voyant la mine ravie et le sourire cerise de la cliente. Cette dernière reprend ses esprits et observe un peu mieux Vania.

– Votre look vous va à ravir. Simple, authentique, sans fioriture et mine de rien, malgré tout, sophistiquée. Être proche de la vérité, sa vérité et vivre heureuse et libre sans s'encombrer de superflu.

Interloquée par ce curieux discours, Vania rétorque :

– Sommes-nous vraiment libres de nos choix ?

– Une femme libre est toujours libre de ses choix. Libre de faire ce qu'elle veut, quand elle veut. Elle n'a pas besoin de garde-fou. La liberté est un état d'esprit.

Décontenancée et surtout agacée par le ton condescendant de cette jeune bourgeoise, féministe de pacotille à ses heures de loisirs perdus, Vania la toise avec son regard bleu azur, délavé par les couacs de sa vie laborieuse, et la reprend aussitôt :

– La vie est loin d'être un long fleuve tranquille, parfois elle s'avère être un combat face à l'adversité quand nous n'avons pas la possibilité de choisir. Le choix c'est quand la fée Clochette s'est penchée sur votre berceau. Moi, c'est la fée Carabosse. On ne choisit pas les trottoirs de Manille, de Sète ou d'Alger pour apprendre à marcher, comme le chante si bien un certain Maxime, roi de la maxime, dont j'ai oublié le nom...

Happée par ses convictions chimériques, Seou, dont l'éducation et le milieu social sont à mille lieux de ceux de Vania, poursuit néanmoins son argumentaire féministe, mièvre mais sincère, et argumente :

– Être indépendante financièrement, ma chère, n'être l'obligée de personne pour aller jusqu'au bout de ses rêves. Telle est ma raison d'être.

La fusillant du regard et furieuse d'entendre blablater cette petite bourge déconnectée du monde réel, Vania se redresse, bombe sa poitrine, fort jolie au demeurant et, sèchement, vide ce qu'elle a sur le cœur.

– Nous n'évoluons pas sur la même planète. Je crois que vous vivez dans un monde parallèle. Est-ce que vous connaissez les quartiers pauvres de Tirana ? Le froid ? La faim ? Là-bas, les filles acceptent tout et n'importe quoi pour fuir la pauvreté et une vie sans issue. Elles prennent des risques inconsidérés pour échapper aux prédateurs, à la violence, à ce monde sans scrupules qui les entoure. Ceci, afin de ne pas ressembler à leurs mères, lesquelles à 40 ans en paraissent le double, qui élèvent une ribambelle de gosses et sont souvent battues par un mari jaloux, aviné et tyrannique. L'honneur, le déshonneur, le pognon facile, c'est l'unique credo de cette gente masculine dépravée, pervertie du ghetto albanais.

Seou Kim, confuse et désolée, consciente de sa maladresse, persiste pourtant dans son discours, sans le vouloir.

– Si tu as connu tous ces tourments, tu es libre aujourd'hui, non ?

– Je ne suis pas libre, pas encore. Mes jours sont peut-être comptés. Au moindre faux pas, je suis morte. Mon proxénète et ses hommes de main sont à mes trousses.

Brusquement, Vania se fige. Amédée lui avait pourtant demandé de garder sa langue, de ne jamais rien raconter.

– Allez, prends ton disque et barre-toi, s'il te plaît. Tu ne m'as jamais vue, je n'existe pas. Ne joue pas avec le feu. Va-t'en. Casse-toi !

Désemparée, Seou Kim fixe la pauvrette, avant de tourner les talons, sans demander son reste.

# 5.

Le soleil se lève doucement sur la communauté. Comme chaque matin, un petit rouquin, prénommé Garfield, pointe son nez et se réfugie chez Vania, afin de se lover contre son corps encore tout chaud de la nuit. Ne vous emballez pas, Garfield n'est qu'un chat, un chat tigré, mascotte d'Emmaüs. Ils se sont bien trouvé ces deux-là. Un couple cabossé, recueilli et soigné par les compagnons et les compagnes ; lui percuté par une voiture et elle, abîmée par la vie et ses kilomètres de trottoirs en talons aiguilles et bas résille, avant d'échouer au *Rubis*, ce rade maudit de Marseille, pour qu'elle se refasse une santé, avait dit Roger, avant de reprendre les aires d'autoroute et câliner les routiers. Deux parcours accidentés, qui partagent désormais leur quotidien dans l'allégresse. Garfield, blessé à l'arrière-train, se déplace difficilement, mais semble si heureux qu'il en oublie son handicap. Et Vania, l'arrière-train tout aussi abîmé, mais plus encore dans sa tête, qui essaie de se reconstruire. Bercée par les ronrons du chat, elle se délecte de Zézettes de Sète, trempées dans un bon café au lait. Quelle joie, se dit-elle, ravie de son jeu de mots pourri, de me lever chaque matin emplie de bonheur. Mais fini de flemmarder, elle doit se lever et vite, afin d'installer les nouveautés sur son stand. En chemin, elle scrute les travées, mais ne détecte aucun danger. Les compagnons lui

ont confié le stand de musique. Elle s'est adaptée rapidement à cette ambiance, entourée d'instruments divers. Placée en hauteur, une imposante batterie brille de tous ses strass et un vieux piano attend patiemment son accordeur. Il y a des CD, des disques vinyles 33 tours et 45, des K7 audio classées par thèmes et même d'antiques 78 tours épuisés d'avoir tourné. L'endroit est fréquenté assidument par des mélomanes, parfois ubuesques, fans de Bob Marley, le King, en passant par Dizzy Gillespie et les Gipsy Kings. Quand Amédée a présenté Vania à Nado, la dirlo de la communauté, il a conseillé à sa protégée de modifier son apparence, afin de se fondre dans le décor et ne pas attirer l'attention. Alors maquillée comme une voiture volée, elle s'en est délestée, a coupé sa chevelure oxydée par les colorations platine à répétition et a choisi un châtain naturel qui adoucit son visage. Habillée d'un jean Diesel et d'un tee-shirt trop large, mais confortable, qu'elle a dégoté dans l'immense dressing d'Emmaüs, elle est méconnaissable. Plantée derrière son comptoir, elle écoute en boucle sur un vieux phono des chansons françaises pour parfaire son vocabulaire et surtout se dépouiller de son accent à couper au couteau. Amédée lui a enjoint d'être discrète et surtout de ne tisser aucun lien ou relation trop amicale, afin d'éviter les questions embarrassantes sur sa présence en ce lieu paisible et ne pas mettre en danger les membres de la communauté. Vania flâne, elle adore traverser le pays des jouets en plastique et en bois, des trains électriques, des poupées qui parlent ou pas, des montagnes de Lego, des jeux de zigouigoui divers.

Il est 6 heures du matin, tout le monde dort encore à poings fermés. Elle ramasse au passage les rêves de ses compagnons, puis, rassasiée, s'installe dehors sur une chaise longue et fait le tri de ses pensées, entre le bon grain et l'ivraie. Le soleil commence à darder ses rayons sur son visage mélancolique, une belle journée s'annonce. Elle somnole, les souvenirs sont les passants mystérieux de l'âme, elle se doit de garder le meilleur pour guérir ses blessures. Soudain, une voix :

– Il y a quelqu'un ?

Une large silhouette se tient devant elle, son cœur s'emballe. Cette voix lui rappelle douloureusement son passé. Malgré que l'établissement ne soit pas encore ouvert au public, elle répond :

– Bonjour. Un instrument vous intéresse en particulier ?

– Non, pas particulièrement, je ne m'intéresse qu'aux instruments de torture.

Vania se fige.

– ... ?! On se connaît ?

– Je Sais Pas. Je ne saurais vous dire, gente demoiselle. Désolé de vous déranger si tôt, mais je cherche un personnage haut en couleur prénommé Amédée. On m'a dit que je pouvais le trouver ici. Vous le connaissez ?

Méfiante, Vania ne saurait trop l'être, elle lui répond aussi sec.

– Jamais entendu ce nom.

– Vous mentez mal mademoiselle, mais je ne peux vous jeter la pierre. On ne jette rien à la face de son sauveur.

Puis Je Sais Pas se met à dépeindre l'homme qu'il recherche :

— Septuagénaire de type caucasien, il est grand et costaud et porte bien son âge. Il arbore un gros nez au milieu d'un visage viril. Il a un œil vif, bleu turquoise, et une chevelure argentée, stéréotype d'un vieux capitaine de la marine marchande que l'on peut voir sur les boîtes à sardines. Il s'habille avec raffinement et originalité, vêtu la plupart du temps d'un costume en velours défraîchi, un nœud papillon sur une chemise immaculée. Il aime les montres à gousset et ne dédaigne pas, de temps à autre, fumer de véritables Havane qu'il se fait livrer de Cuba. Pauvre, avec des gants de luxe, il a tous les attributs de son signe astrologique, le verseau, charmeur, futé, indépendant et débrouillard. Intellectuel, libertaire, il n'en fait qu'à sa tête et ne supporte pas les ordres, sans jeux de mots, altruiste malgré les apparences, il est surtout seul aux commandes de sa vie. Homme de qualité, il est l'aîné d'une grande famille catholique et bourgeoise de la bonne ville de Cette, où il a vu le jour au cœur de l'hiver rigoureux, le 1er février 1954, date du célèbre appel de l'abbé Pierre sur les ondes de *Radio Luxembourg*. Le plus drôle dans sa bio, on m'a rapporté qu'il avait été évêque dans une vie antérieure. C'est cocasse, non ? Je dis ça parce que moi-même je viens du Caucase. Fils d'un père riche propriétaire, rentier et d'une mère au foyer, il a grandi dans l'aisance matérielle et reçu une éducation stricte au sein d'une fratrie de cinq frères et sœurs. À l'époque, dans ce genre de famille, la voix de l'aîné était toute tracée, genre baryton

du pauvre, soit on devenait notaire ou l'on entrait dans les ordres. Bien qu'Amédée n'aime pas les ordres nouveaux, ni anciens, il intègre le grand séminaire de Montpellier d'où il sort à l'âge de 24 ans, pour être affecté à l'église Saint-Paul de la Paillade. Homme cultivé, il s'intéresse à la théologie, la philosophie et l'art, il a beaucoup voyagé. Bref, homme brillant, il monte très vite dans la hiérarchie de l'Église et, malgré quelques petites embûches pas très catholiques, il aime visiter les prostituées, une vraie malédiction, il est nommé à la tête de l'évêché de Montpellier en 1975. Mais sa carrière prend un tournant moins idyllique, quand il tombe amoureux d'une très jeune et très jolie paroissienne. En effet, l'évêque Amédée a une interprétation très personnelle du précepte « aimez-vous les uns les autres » et ne grimpe pas que les échelons... Remis à plusieurs reprises sur le droit chemin, il ne cesse cependant de s'en écarter régulièrement, attiré par le magnétisme que dégage le sexe opposé. Il continue ainsi à aimer sa prochaine, comme on le lui a enseigné, mais finalement, après une aventure sulfureuse avec une nonne accorte, il est contraint à 50 ans de prendre congé de sa mère l'Église, qui n'en demandait pas moins. Défroqué, il poursuit son existence de façon plus modeste, sans pour autant abandonner ses passions avouables, comme inavouables, il fréquente toujours les putes. Heureusement, il possède toujours l'hôtel particulier, hérité de sa famille, témoin d'une époque faste, aujourd'hui délabré par le temps. Il ne se déplace qu'à bord d'une vieille guimbarde

allemande, qui ressemble à un véhicule de cirque itinérant, un peu à son image. Il collectionne les objets de culte, genre calices ou ostensoirs, mais aussi des reliques, il en possède d'ailleurs une très intéressante, d'une valeur inestimable à mes yeux, qui appartenait à mes ancêtres. C'est pourquoi je suis ici dans ton rêve, petite, afin de mettre la main sur ce type et récupérer la relique que ces putains de croisés nous ont dérobée il y a de cela plusieurs siècles.

– Vous décrivez un homme qui paraît pourtant sympathique.

– Je n'ai jamais dit le contraire, Amédée est un personnage ambivalent, bon et cultivé. Il considère l'art, la musique et la littérature comme des valeurs essentielles à l'édification d'une âme seine et sereine ; il a même été demi de mêlée au rugby club de Béziers dans sa jeunesse, ce qui à mes yeux lui fait gagner du temps.

– Du temps sur quoi ? demande Vania.

– Du temps, avant de mourir.

– Mais vous dites vous-même que c'est un homme bon.

– Mais les hommes bons meurent aussi. Et puis, il ne faudrait pas non plus trop pousser mémé dans les orties, ton pote c'est un défroqué qui va aux putes, quand même.

– Et ça mérite la mort ?

– Mais on va tous y passer Mistinguett, un peu plus tôt, un peu plus tard, moi je fais juste mon boulot. Mais je te l'accorde, ce trublion révolté, détestant la bien-pensance et

tout ce qui est conventionnel, reste cependant bienveillant. Il ne supporte pas le malheur humain et animal, c'est donc un mec bien.

– Je ne peux pas vous aider, je ne connais pas cet Amédée. Mais d'après le descriptif que vous en faites, je pense que ce défroqué mérite de vivre très longtemps. Désolée.

– Je sais pas si vous êtes sincèrement désolée, d'habitude c'est vous qui défroquez le client, non ? lâche Je Sais Pas.

Vania se creuse la tête, cette voix ne lui est pas inconnue. Mais bon, vu son allure, elle l'aurait repéré si elle l'avait eu comme client à Marseille ou dans sa vie d'avant. Puis, devant l'indisposition aux confidences de la jeune femme, Je Sais Pas s'en va.

– Mais où vous allez ? Ce n'est pas encore ouvert !

– Je sais pas !

Vania suit la silhouette des yeux, avant que cette dernière ne disparaisse dans les méandres du hangar. Soudain, elle s'exclame pour elle-même. Mais bien sûr ! Ce type me rappelle un Albanais du mont Korab. Un personnage patibulaire un peu vaudou qui se saoulait au raki avant de rouler sous la table. Une sorte de gourou, bien connu à Tirana. Il habitait les hauts plateaux dans une maison-tour en pierre, qu'on appelle *kulla*. La rumeur disait que c'était un sorcier, qu'il communiquait avec le divin et les morts. Son nom, Je Sais Pas, un nom qui ne vaut pas tripette. Cet homme est atypique, il vit hors du temps et entretient toujours un

certain mystère autour de lui. Un jour, elle se souvient, elle l'avait aperçu chez Albina, sa grand-mère, sa baba, sa chère Babina, comme elle aimait l'appeler. Il lui apportait de mystérieux breuvages qui soignaient les blessures de l'âme et conjuraient le mauvais œil. Et même s'ils étaient sceptiques, les éclopés revenaient toujours vers ce rebouteux, clopin-clopant. Mais saperlipopette ! restons lucide, ça ne peut pas être lui, son français est impeccable, et que viendrait-il faire dans ce trou du cul du monde ? Et mince, ma vie n'est-elle pas suffisamment compliquée comme ça, pour que j'en rajoute avec mes fantômes du passé ?

# 6.

Alors qu'il vient de se garer sur le parking de la communauté, monsieur Bouchon s'extirpe péniblement de sa voiture. D'un pas lourd, il se dirige vers l'entrée, il n'est pas dans les premiers clients, dommage les bonnes affaires vont lui passer sous le nez. C'est un samedi, journée très fréquentée par les chineurs à l'affût de la moindre trouvaille, les antiquaires à la découverte de l'objet insolite, mais aussi les nécessiteux qui s'offrent des petits plaisirs à des prix défiant toute concurrence. Derrière son étal, consacré à la musique et autres bimbeloteries disparates, Vania observe ce petit monde en effervescence. Parmi ces quidams, un gros personnage chauve, adipeux, campe devant son stand. Il doit s'empiffrer de moules farcies et de tielles sétoises, le tout arrosé d'un bon cru de la vallée de l'Hérault, se moque Vania pour elle-même. Monsieur Bouchon reste là, immobile et stoïque devant la vitrine, comme hypnotisé. Cette vitrine, fermée à clef, renferme les objets qui ont le plus de valeur, broches anciennes, statuettes hétéroclites, couverts en vermeil, bijoux, et aussi la fameuse relique d'Amédée, dans son globe en verre poussiéreux, coincée entre une statue de Bouddha en albâtre et un crucifix incrusté de faux saphirs. À l'intérieur du globe, on distingue cette forme curieuse, tannée comme du vieux cuir, fanée marronnasse, posée sur un socle

de velours rouge sang, qui ne ressemble à rien, sauf peut-être à un membre humain, oui, c'est ça, un doigt !
Le doigt de Dieu ? songe Bouchon. Cet objet l'envoûte, il ne peut le quitter des yeux. Sous ses airs goguenards, monsieur Bouchon renfermerait-il une âme sournoise et malsaine ? Dans sa jeunesse, il est vrai qu'il aimait un peu trop les petits garçons, le salopard, mais ça il n'y a que lui et le doigt qui le savent. Toujours est-il que cet objet insolite le titille, il le veut ! Vania s'approche du Bouchon qui frétille, prête à ferrer.

– Vous chercher quelque chose en particulier monsieur...

– Bouchon... James Bouchon. Je voudrais voir ce globe d'un peu plus près.

Vania ouvre la vitrine à l'aide de la petite clef en or qu'elle porte autour du cou et tend l'objet au gros. Au moment de le saisir, Bouchon ressent une chaleur intense et des gouttes de sueur commencent à dégouliner sur tout son corps.

– Il me faut cet objet à tout prix, à n'importe quel prix, vous m'entendez ?

Vania entend surtout que ce type n'est pas clair, ce n'est pas si courant qu'un client annonce qu'il veut, à n'importe quel prix, acheter une merde. Il est vrai que la relique pourrait faire songer, à un mauvais esprit, par sa couleur et sa forme, à un vague étron. Il fut une époque où elle n'aurait pas hésité à faire monter les enchères, mais l'abbé Pierre la regarde.

– 100 euros, prix *a vista de nas* et ça les vaut bien. C'est une relique d'un saint martyrisé, très avisé sur les malheurs

du monde. Elle vient de nous arriver, on ne connaît pas son origine, on sait encore moins ce que cela représente, mais c'est un don rare.

– Cessez de raconter des sornettes, un saint, mon cul ! Faites-moi vite un ticket, avant que quelqu'un d'autre ne s'y intéresse.

Puis, ravi et émerveillé par cette acquisition inespérée, Bouchon se faufile vers la sortie, bousculé par une clientèle colorée et multinationale. Mais pour autant, il ne lâche pas son trésor emballé dans du papier journal jusqu'à ce qu'il arrive à la caisse. Vania le suit à petits pas, afin de se griller une clope dehors.

Son achat réglé, monsieur Bouchon quitte la communauté, la relique serrée dans ses bras grassouillets et regagne lentement sa Peugeot 205 fanée, garée de l'autre côté de l'avenue. Tout en traversant la chaussée, il se débarrasse sans ambages de l'emballage, le jetant négligemment sur l'asphalte, afin d'admirer sa nouvelle acquisition. Brusquement, une énorme semi-remorque noire surgit à la sortie du virage et s'élance sur la longue ligne droite, tous phares allumés, klaxon à fond, à une vitesse défiant la loi de la gravité. Les pneus crissent sur le bitume, les graviers volent. Puis Bouchon s'envole, heurté de plein fouet, après s'être explosé sur la calandre du monstre d'acier. Tel un pantin désarticulé, il valse dans les airs, avant de retomber lourdement sur le macadam brûlant. Au-dessus de lui, quatre flamants roses s'élèvent dans le ciel azur en cancanant. Le camion fou disparaît au loin dans un

nuage de poussière, laissant derrière lui le corps démantibulé et inerte du gros Bouchon qui aimait les petits garçons, flottant à présent dans une mare de sang. Une cacophonie s'ensuit, des badauds affluent de toutes parts et forment un cercle autour du corps déglingué, qui tremblote et, dans un ultime sursaut, pousse un horrible râle d'agonie, avant son dernier soupir. Enfin, le vide se fait entendre, puis plus rien... le néant.

Vania, aux premières loges, a tout vu. Choquée, elle a du mal à réaliser, mais surtout elle mettrait sa main au feu qu'il n'y avait pas de conducteur derrière le volant. Et il y a ce globe, qui contient cette fameuse relique qu'elle venait de vendre à Bouchon, qui continue de rouler sur le bord du bitume, bien après le choc, qui brille de mille feux. Et... horreur et damnation, il se dirige sciemment vers elle, avant de venir se caler à ses pieds. Vania est tétanisée. Elle regarde les clients qui s'attroupent dans l'avenue autour de la dépouille un peu bouchonnée du coup, suivis par quelques compagnons, afin de découvrir ce spectacle, curiosité oblige... Cris et hurlements retentissent, on appelle les secours qui arrivent sans tarder, on entend les sirènes et déjà on distingue au loin les gyrophares. Pas de temps à perdre, ils emballent rapidement le corps disloqué dans un sac à viande et l'embarquent dans l'ambulance vers la morgue la plus proche.

Coite, bras ballants, Vania reste figée devant ce spectacle immersif, combiné entre réalité et fiction. Elle se reprend cependant et ramasse discrètement le globe avec précaution.

Très perturbée par le spectacle qu'elle est la seule à avoir vu, elle est persuadée que la relique recèle des pouvoirs surnaturels. La vie ne tient vraiment qu'à un fil, se dit-elle, en entrant dans sa caravane, avant de se recroqueviller sur son lit, comme un bulot malade.

Chez Emmaüs, chaque compagnon et compagne est doté d'un logis indépendant, qu'il aménage à son goût. Elle se sent bien dans ce minuscule mobil-home, néanmoins confortable et douillet. Elle revoit ce pauvre bougre, qui transpirait le dégoût et puait l'arnaque. Il ne semblait pourtant pas dans le besoin avec ses chaussures en cuir marron Dr. Martens de qualité supérieure, qui ne laissaient aucun doute quant à son train de vie et faisaient entrevoir une autre raison que de chiner dans une brocante Emmaüs. Les yeux de Vania se posent alors sur le doigt informe, sans couleur définie, qui semble changer d'aspect en fonction de la lumière, un objet mystérieux qui ne peut qu'aiguiser sa crainte. Il faudra que je replace cette relique dans la vitrine à bijoux, murmure-t-elle en tirant sur son stick de Marie-Jeanne.

— Ne t'inquiète pas, lui dit le doigt.

Vania éclate de rire.

— J'y crois pas, tu me parles, le doigt ?

— Je parle à toutes mes ouailles, pourquoi pas à une putain en cavale ?

Vania tremble. Elle voudrait rentrer en carrosse dans son château des Carpates, boire un verre de sang additionné d'une

gousse d'ail et s'endormir sur son lit à baldaquin drapé de velours rouge, en attendant son prince, ou la mort. Elle se demande pourquoi tant d'émotion devant ce doigt de merde, qui ressemble vraiment à rien.

– Tu es un prince, le doigt ?

– Je suis plus qu'un prince, je suis le doigt de Dieu, petite conne.

Elle se détend, finalement elle est heureuse d'être là, près du doigt qui la protège, loin de sa vie décousue et rafistolée, pleine d'accrocs. Yeux mi-clos, elle s'étire, se glisse sous l'édredon moelleux en molleton fleuri. Ébranlée par cette journée folle en émotions, elle se réfugie dans les bras de Morphée, afin de se dépouiller de ses mauvaises pensées. Et comme il s'agit du doigt de Dieu, elle serre les cuisses et se blottit contre lui.

Dehors, les embruns de la nuit enveloppent toute sa bienveillance. Comme une mer heureuse de confier ses vagues à l'âme, il a du mal à avancer. C'est cette plaie ouverte sur le côté... Il arrive enfin au bungalow de Vania. Il toque et toque dans son globe avec son doigt, mais elle ne le voit pas, elle oublie le corps. Enfin, elle l'entend.

– Qui est là ?

– Je Sais Pas !

– Mon Dieu ! C'est quoi tout ce sang ?

– Le sang du Christ. Une vieille branche, Vania. Il m'a fallut planter deux arbres, tu comprends ? Mais tu n'es plus en danger ici, maintenant et à jamais au présent.

– Le présent est le futur de l'instant.

– Ça c'est à moi d'en décider, la pisseuse. Les théologiens ne sont pas tous d'accord sur cette éventualité. Il ne me reste plus qu'un arbre à planter dans le jardin d'Eden. Je vais pouvoir enfin soigner cette putain de plaie, maintenant que j'ai retrouvé mon doigt à rustine.

Vania transpire avec le buvard de LSD administré à l'*Opus Christi*. Le doigt se marre, noyé par les larmes des damnés de la terre. Deux beaux rameaux d'olivier se penchent dans le jardin d'Amédée…

– C'est pour ton père Vania.

– Je croyais que c'était toi mon père.

– Au nom du doigt du père et des 28 martyrs, dont il faisait partie.

– Tu devrais réviser ton catéchisme, le doigt.

– Finis le bandage, le bondage et les poupées. Tu te souviens de notre première rencontre au village ?

– Sous la croix, je crois.

– Tu te rappelles de ce jour-là ?

– Je sais pas.

– Je Sais Pas, c'est moi. Je vais t'expliquer la raison de ton doux délire, Vania.

– Je sais, ce n'est pas la relique, c'est le buvard.

– Non, c'est moi, le doigt. Depuis des lustres, j'étais dans la chapelle d'Amédée, je me suis servi de toi comme d'un appât. Puis le Bouchon a plongé et j'ai ferré ce gros sac et

tous ces chiens qui couraient après toi. Je n'ai pas utilisé un buvard, j'ai juste saupoudré les hosties dans le tabernacle de mes sentiments, tout simplement.

– Tu ne trouves pas que ca ressemble un chouïa à du Lynch notre histoire ?

– Je sais pas.

# 7.

Au bruit du gong, une vague de collectionneurs de chansons réalistes et de disques de chasse à courre, se rue vers le stand de Vania. Et là, au fond de l'allée, elle aperçoit la jeune bourgeoise asiatique avec qui elle avait discuté le bout de gras. Seou Kim, qui a eu vent d'un nouvel arrivage, se dirige directement vers les instruments de musique.

– Non ! Ce n'est pas possible !

Un haegeum, la fameuse vièle à deux cordes de soie torsadée, avec son archet en crin de cheval et sa caisse ronde de résonance. L'instrument d'origine mongole, dont jouent les Coréens lors des rites ancestraux et des festivals, trône au milieu de vieilles guitares qui gondolent. Elle veut savoir comment cet instrument a pu échoir dans cet endroit.

– Est-ce que je peux voir un responsable ? demande-t-elle à Vania.

Cette dernière comprend que Seou Kim n'a pas forcément envie de s'entretenir avec elle, après le vent qu'elle s'est prise la dernière fois. Elle lui tend l'instrument et indique une petite bonne femme, plus loin.

– C'est Nado, la directrice de la communauté. Elle pourra certainement vous renseigner.

Seou Kim remercie et se dirige d'un bon pas vers la dirlo.

– Bonjour madame. C'est extraordinaire, vous avez là un

haegeum. C'est un instrument de musique de mon pays, la Corée du sud. Savez-vous d'où il provient ?

– Bonjour. Non, malheureusement. Il nous a été offert il y a peu par un donateur anonyme. Vous êtes peut-être musicienne ?

– Oui, en effet, je suis violoniste. Je donne des concerts, je suis en résidence d'artiste à la cathédrale de Maguelone. J'arrive tout juste de Paris où j'ai joué avec mon quatuor, mais j'ai vraiment besoin de me ressourcer, faire une pause. Votre région me plaît énormément et je suis là pour un moment.

– Est-ce que vous connaissiez Emmaüs, l'histoire de l'abbé Pierre ?

– Oui. J'ai même vu le film de l'appel 54 à Paris. Je suis admirative de ce mouvement qui joue un rôle tellement important pour les sans-abris.

Nado, qui a en tête les prochains événements prévus, ne peut s'empêcher de voir là une opportunité formidable et elle aimerait bien profiter de la présence de cette musicienne. Mais comment la persuader, une concertiste probablement de renom. Il lui vient alors une idée audacieuse.

– Je peux vous demander votre nom d'artiste ?

– Seou Kim, comme ça se prononce.

– Enchantée Seou Kim. Vous me parliez de vos concerts... Si vous saviez ce qui nous arrive...

– Vous avez un problème ?

– Oui, on peut dire ça comme ça, et pas des moindres.

Figurez vous qu'à l'occasion de l'anniversaire de l'appel de l'hiver 54 de l'abbé Pierre, nous avions invité le groupe japonais Ils riz jaune, recommandé par une connaissance. Et ils nous ont fait savoir récemment qu'ils seront dans l'impossibilité de venir à cause d'un incident de dernière minute. Vous imaginez notre déception. Du coup, c'est nous qui rions jaune...

Étonnée par l'humour un peu tiré par les cheveux de la directrice, Seou Kim se demande si Nado n'est pas en train de lui jouer du pipo. Mais Nado n'a pas plus l'habitude de jouer du pipo que de mentir, et ce qu'elle vient de confier à la concertiste est juste l'expression d'une main tendue. Seou Kim, qui n'est pas sotte, ne cherche pas à en savoir plus, elle accepte ou pas, cela ne regarde qu'elle. Un peu prise au dépourvu, elle ne comptait certes pas se produire aussitôt devant un public. Consciente, en même temps, que ce n'est pas comparable de se produire au *Royal Albert Hall* de Londres et dans une association caritative telle que Emmaüs. Ce serait une bonne action et, au fond d'elle-même, elle sait que si elle déclinait sa participation à cette fête, elle se sentirait coupable. Et cette femme a l'air sympathique. L'haegeum n'a pas de secret pour elle, elle en jouait lors de fêtes traditionnelles avec ses amis ; ce serait une façon ludique de s'y remettre, elle n'hésite pas plus longtemps, sa décision est prise.

– Écoutez, Nado, en ce moment j'ai du temps de libre et si cela peut vous rendre service, je veux bien venir jouer pour votre communauté.

Bien qu'ayant confiance, concernant la réponse de la concertiste, la directrice ne peut s'empêcher de s'exclamer :

– Seou Kim, c'est merveilleux, je ne sais comment vous remercier. Vous ne pouvez pas savoir l'immense service que vous nous rendez. Je suis ravie et tellement soulagée.

Blablabla... elle jouait finalement très bien du pipo la Nado, se dit Seou Kim.

– Bien, c'est acté, de toute façon je vais revenir très bientôt, j'ai besoin de quelques bricoles pour ma chambre. Nous nous mettrons alors d'accord sur la date et tous les détails au sujet du concert. C'est d'accord ?

– Parfait Seou Kim. Et pour vous remercier, au nom de la communauté, je vous offre avec plaisir ce haegeum.

– Non, je ne peux accepter.

– Si, j'y tiens. Ce n'est rien à côté de ce que vous allez nous offrir. Merci encore Seou et à bientôt. Je vais annoncer cette super nouvelle aux compagnes et compagnons, ils vont être aux anges.

# 8.

C'est le jour du concert. Les réseaux et les flyers ont été efficaces et une petite foule se presse à la grille ; cette fois-ci, non pas pour chiner, mais pour écouter une concertiste de renom.

Dans le grand hangar, les compagnons ont fait les choses en grand. Ils ont poussé les meubles, balayé la dalle cimentée et sorti tous les tapis disponibles à la vente, ce n'est pas le choix qui manque. Puis ils les ont roulés sur le sol avec une certaine jouissance, afin de donner au hangar un côté *cocooning*, confortable et chaleureux. Ne reste qu'à placer un maximum de chaises et fauteuils, facile il y en a plein la cour. Le public aura ainsi l'honneur de s'asseoir sur des sièges *Henri IV* ou *Renaissance*, côtoyant des tabourets style *Art déco*. Ah ! Et les éclairages ! L'ensemble va s'enrichir de lampadaires d'époques variées, astiqués à fond pour l'occasion, mais c'est Versailles ici !

Une grande excitation a envahi la communauté. Tout semble parfait. Tout le monde a revêtu sa plus belle tenue, c'est la tradition. L'effort est général et presque émouvant, avec un côté bon enfant de dimanche en famille. Vania, qui adore la mode et dont le secret est de devenir un jour styliste, s'est allègrement servie dans l'immense dressing que représente le hangar d'Emmaüs. Elle a pu choisir à sa guise les étoffes et la

matière pour créer des vêtements festifs pour les compagnons et les compagnes qui se sont prêtés au jeu. Elle-même s'est confectionné une robe traditionnelle albanaise, style *karakou* en velours noir qu'elle a agrémenté de perles et de strass multicolores. Chic et élégante, fière de sa création, elle déambule au milieu de ses amis habillés pour un semblant de défilé de haute couture. Sa Babina serait fière, elle qui l'a initiée à la machine à coudre. Et une double surprise l'attend, car Nado a convié Jean-Paul Galtier, grand couturier de Paris et fan de l'abbé Pierre, donateur et idole des compagnons, invité exceptionnel de ce gala de fortune. Ainsi que Serguei Odessa, écrivain renommé des Balkans, venu tout droit de son Ukraine natale, malgré la guerre...

Des lampions et autres fantaisies de bric et de broc sont suspendus un peu partout. Un décor pour hurluberlus magnifiques, qui rendrait jaloux le théâtre de Roger Harth. Dans sa loge improvisée, la charmante Seou Kim se prépare mentalement. Elle a choisi comme répertoire de jouer Les Quatre saisons de Vivaldi. Heureux dans ce décor carnavalesque, le public s'assoit ça et là dans la grande cour, aménagée d'une estrade et entourée de nombreux sièges et fauteuils bigarrés. Nado a fait en sorte que tout soit prêt dans les moindres détails. Des compagnons terminent de régler l'éclairage et le son. La tension est à son comble. Amédée a aidé Vania aux préparatifs. Elle lui a choisi une chemise bleue comme ses yeux, assortie à un nœud papillon. Avec elle, il s'affaire pour que rien ne soit

laissé au hasard. Même Garfield, le chat roi, a fait sa toilette et observe du coin de l'œil ce remue-ménage.

– C'est l'heure ! lance Nado

Un compagnon s'amuse à faire sonner le gong qui annonce habituellement l'heure d'ouverture et de fermeture de la vente. Le moment prend alors une allure solennelle. La grille glisse enfin sur ses rails laissant jaillir les plus furieux qui se précipitent dans le hangar, afin d'avoir les meilleures places. La nuit est tombée et tout le monde est sur son trente et un. À 21 heures, tout ce petit monde est installé. Seou Kim, dans sa loge improvisée, se concentre, caresse son instrument des yeux et embrasse son archer. Elle exulte à l'idée de faire passer un message d'amour, voire de faire couler une larme quand elle fera pleurer son instrument. Elle a tellement envie de partager ses émotions à fleur de peau. Nado s'avance sur la scène improvisée et saisit le micro.

– Bonsoir, tout d'abord, je tiens à vous remercier chaleureusement d'être venus si nombreux. Nous avons la chance d'avoir parmi nous ce soir, une grande artiste, concertiste, venue de Corée du Sud, de passage dans notre région. Elle joue du violon et d'un instrument que nous allons tous découvrir, l'haegeum. Elle a eu la gentillesse et l'amitié de jouer pour nous, je vous demande d'applaudir Seou Kim !

Les lumières s'éteignent et la virtuose apparaît pieds nus, revêtue de sa robe traditionnelle qu'elle avait eu à cœur d'emporter dans son sac. L'éclat des bleus du tissu brodé d'or

met en valeur sa longue chevelure noire. Elle est superbe. Elle accorde son violon, histoire que tout le monde soit d'accord, ainsi que l'haegeum, avec lequel elle a beaucoup répété dans sa petite cellule de moine ces derniers jours. Elle est un peu stressée, comme toujours avant les grands événements, mais impatiente de jouer. Elle salue gracieusement sous les applaudissements, avant de prendre la parole.

– Bonsoir et merci. L'haegum est un instrument qui n'a que deux cordes en soie torsadée et un archet en crin de cheval sauvage. Il est d'origine mongole. La boîte à la base est une caisse de résonance.

Et Nado d'une voix forte et enjouée lance :

– Maintenant, place à la musique !

Un profond silence s'installe et tous les yeux sont rivés sur l'artiste qui se concentre pendant quelques secondes. Elle a glissé l'instrument debout dans la ceinture qui entoure sa taille et saisit l'archet d'une main tandis que l'autre main vient se poser délicatement sur les cordes. Puis, se campant sur ses deux jambes, telle une diva, elle prend une énorme inspiration et dans un moment de bonheur intense, les premières notes retentissent. Commence alors la magie d'une musique curieuse, à la fois douce et rauque, une mélopée nostalgique qui s'envole au-dessus du silence. L'archet va et vient au bas des cordes que les doigts agiles font vibrer délicatement. Certains regards humides trahissent l'émotion de cet instant unique. C'est très beau... Chacun est hypnotisé par les notes qui

dansent dans l'espace, sur cet air insolite. Puis, subitement, changement de braquet, Seou Kim, comme emportée par une vague qu'elle ne peut dominer, se lance dans un répertoire inconnu qu'elle n'a jamais joué, une musique populaire et rythmée qui semble remonter de la nuit des temps. Son corps entier est tendu vers les étoiles, elle ne se contrôle plus, ses doigts glissent sur le manche à une vitesse vertigineuse, entraînés dans la magie d'une musique tzigane. Surpris, les spectateurs se lèvent à l'unisson et commencent à danser dans une joie frénétique, happés par l'ambiance collégiale et le rythme effréné du bel instrument. Certains, envoûtés par cette ivresse collective, dansent sur les étals, se déhanchent et ondulent. Vania et Amédée, au premier rang, s'interrogent. Que se passe-t-il soudain ? Seou Kim semble ne plus maîtriser ses gestes. L'archet, qu'elle serre dans sa main tremblante, va et vient de plus en plus vite sur les cordes. Seou Kim se sent fébrile, elle ne commande plus rien. À présent, la musique toujours aussi rythmée devient plus joyeuse, différente, avec un soupçon d'Orient dans les demi-tons. Il est évident que ce n'est plus Seou Kim qui joue, mais l'instrument, dirigé par une main invisible, voire un doigt... Le public, médusé et admiratif, frappe à présent dans les mains pour marquer la cadence. Vania écarquille les yeux, elle ne rêve pas, c'est bien une musique albanaise qui se joue, une musique qui remonte du fond des âges, appartenant au vieux folklore ancestral, un chant oublié qui lui remue les tripes. Et alors, sans que cela

soit prémédité, elle se met à chanter dans une langue qu'elle n'a jamais pratiquée, noyée dans les souvenirs de son passé.
Je Sais Pas s'approche alors de la vitrine, dans laquelle Vania a déposé le globe qui renferme le doigt, après la mort tragique du Bouchon lyonnais et s'en empare. Il agit vite, tel un fantôme, tandis que le concert continue d'agiter les corps et les esprits dans une ambiance de tous les diables. Il pose le globe sur un guéridon, referme la vitrine et extirpe de sa poche revolver une feuille pliée en quatre qu'il glisse subrepticement dans le corsage de Vania, toujours emportée par le chant et la nostalgie de son Albanie natale, avant de se casser comme un voleur. Amédée, qui a retrouvé ses esprits, remarque le papier froissé planté entre les seins de sa protégée. Il lui signale que le facteur est passé. Surprise, avec une certaine appréhension, elle déplie le courrier et déchiffre la missive en silence.

*Ma chère Vania,*
*Ne te fais plus de souci. Ton cauchemar est terminé. Je viens de récupérer un morceau de moi-même, égaré depuis des siècles, suite à une croisade qui a terminé en eau de boudin. J'ai enfin récupéré mon doigt, celui qui m'empêchait de me gratter et de désigner le chemin à suivre à tous les pêcheurs de morue, et je ne m'adresse pas uniquement aux Portugais.*
*Signé : Le doigt, alias Je Sais Pas.*

Vania se sent brusquement pousser des ailes. Disparu comme par enchantement ce poids sur les épaules, ce nœud dans la gorge à la moindre alerte. Fini ce « métier » qu'elle subissait et la répugnait, ces années sous la menace d'un gros poisson cruel et de ses petits maquereaux. Fini ce statut de morue, finies les angoisses et la peur, elle exulte et hurle :

– Je suis libre ! Mes problèmes sont terminés ! Je vais pouvoir commencer une nouvelle vie et me lancer dans une collection de prêt-à-porter. Et tous les bénéfices iront dans les caisses d'Emmaüs ! Nado ! Je suis libre !

– Mais nous sommes tous libres ma cocotte. Et même si je ne comprends rien à ce que tu racontes, je suis très heureuse pour toi ma petite Vania. Tu sais que tu es la bienvenue chez nous et que tu peux y rester aussi longtemps que tu le souhaites.

– Pourquoi tes problèmes seraient terminés ? demande Amédée.

– Parce que c'est signé et validé.

– Mais par qui ?

– Le doigt !

– Parce que tu fais confiance à cette saucisse qui traînait dans la chapelle de mes aïeux depuis des lustres ? Et ça, sans qu'il se passe le moindre miracle. Méfie-toi de la date de péremption, je n'ai jamais gagné au loto, même pas un

morpion. Ce papelard n'a pas grande valeur, c'est peut-être un piège pour que tu te découvres.

– Amédée, si le doigt de Dieu me mène en bateau, alors sur qui je peux compter ?

– Tu peux compter sur tes doigts, si tu es mauvaise en calcul mental. Mais gare que ce ne soit pas un mauvais calcul. Sinon, pour le bateau, il reste Noé. Tu es sûr que ce courrier est signé par Dieu ?

– Par Dieu ! Je sais pas ! Si ce n'est pas lui, c'est au moins son doigt. Il faudra d'ailleurs que je le remercie avec doigté. Mais ce que je sais, c'est qu'il n'y aura pas d'arbre planté pour moi dans le cimetière de Zopatan !

# 9.

Les embruns enveloppent la cathédrale. Pas de lune, pas d'étoiles, juste une nuit sombre à perdre un chat noir. Je Sais Pas, dans son globe, est posé sur l'autel de l'abbaye de Maguelone. Aucune lumière, le noir, silence total. La porte s'ouvre violemment et trois lascars lourdement armés entrent dans l'édifice. Sans préambule, ils commencent à arroser à coups de calibre dans tous les sens. La coursive est trouée de part en part. Soudain, Je Sais Pas sent un liquide chaud s'écouler à nouveau de sa plaie (un classique du point de croix). Les balles s'enfoncent en lui comme dans du beurre breton, les os craquent, ça sent le *nuoc-mam*. « *Je ne pensais pas que la mort avait cette odeur* », songe le doigt, alors que les balles continuent de siffler en contrebas. Le sang, la pisse et la foi (de morue) dansent à présent la polka autour des chandeliers du *Boui Bouic Yo*, tripot à la mode. Enfin, les détonations cessent, les trois lascars sont renvoyés dans leurs foyers en Albanie entre quatre planches à billets. Restent leurs trois maxi kebabs de luxe dans un panier, qui ressuscitent l'idée du sacré…

— Je ne savais pas que le *kebabi* existait ! crie le doigt blessé, en se confectionnant une poupée, façon momie décomplexée.

— C'est un nouveau concept pour rallier de nouveaux adeptes, dit Je Sais Pas.

– Qui es-tu toi ? demande le doigt.

– Le créateur de toutes choses, même les plus mauvaises. Tu joues à la poupée ?

– Je joue au doigt de Dieu, ce qui est beaucoup plus contraignant.

– Si tu crois en toi, alors tu es en bonne voie, envoie un maxi kebab !

Pendant que le doigt s'empiffre en compagnie de Je Sais Pas, Seou Kim, encore toute chavirée par cette soirée riche en émotions et en rebondissements, conduit sa MG d'une main sur la route du retour. Elle n'a toujours pas compris le tour que lui a joué son instrument. Elle devait jouer *Les Quatre saisons* de Vivaldi et la voilà en train de jouer du folklore bulgare.

– Pas bulgare, albanais, fait le doigt.

Un peu groggy, mais heureuse d'avoir tenu sa promesse, elle arrive enfin à proximité de l'abbaye. Le concert a été une réussite et c'est tout ce qu'elle souhaitait. La nuit est sans lune, et la cime des arbres cache un ciel obscur, sans étoiles. Mais elle se sent brusquement mal à l'aise, elle a toujours eu peur du noir. Elle n'a jamais su pourquoi, naturel anxieux ou traumatisme enfoui aux tréfonds de son inconscient ? Elle quitte sa voiture et se retrouve isolée dans le grand parc boisé, avec pour seule compagnie la lampe de son IPhone. Elle n'a plus qu'une seule envie, retrouver sa cellule au plus vite. Mais une angoisse indescriptible lui étreint brutalement la poitrine.

Depuis quelques minutes, elle est de nouveau sous l'emprise d'une force inconnue, comme pendant le concert, qui lui fait diriger ses pas vers un autre chemin.

– Non, non ! Ça ne va pas recommencer !

– Tout est recommencement, dit Je Sais Pas.

– Mais c'est quoi cette voix, je deviens folle !

– Je sais pas.

Puis Seou Kim, poussée malgré elle vers la cathédrale, masse énorme et menaçante, se voit contrainte d'ouvrir la lourde porte qui se plaît à grincer sur ses gonds comme pour alourdir encore plus l'atmosphère et pénètre à l'intérieur de l'édifice. Elle pensait être seule, mais perçoit des chuchotements provenant de la tribune. Elle lève les yeux et distingue plusieurs silhouettes à demi dissimulées derrière le garde-corps. Sa frayeur est à son comble. Une main s'agite lui faisant signe de venir les rejoindre. Mais son attention est attirée ailleurs. Sur l'autel, tout au bout de la nef, se trouve un objet qu'elle ne peut identifier. Une faible lueur s'en échappe et une brume mystérieuse empêche d'en découvrir la nature. Alors que la main s'agite de plus belle à l'étage, comme celle d'un marionnettiste fou, Seou Kim se sent poussée vers un grand escalier. Mais au même instant, le lourd vantail grince à nouveau et laisse apparaître trois gaillards encagoulés de noir, les armes à la main, grommelant des injures à qui mieux mieux, dans une langue qu'elle ne connaît pas et de toute évidence peu sensibles à la beauté des lieux.

– Mais cette séquence est déjà dans la boîte ! hurle la voix.

– Je sais pas, mais l'un des préceptes enseigné, est que tout est recommencement, non ? Et une seule prise, je trouve ça un peu lège, répond Je Sais Pas, qui a réponse à tout.

Alors que Seou Kim se précipite en haut de l'escalier pour rejoindre les silhouettes, entre deux maux elle choisit le moindre, elle réalise que la situation est grave. Lorsqu'elle arrive sur la tribune, les silhouettes ont disparu et la voix d'outre-tombe, grave et sinistre de Je Sais Pas, s'élève sous les voûtes.

– Vous n'avez pas honte de blasphémer en ce lieu sacré ! Ma sentence sera terrible, trois arbres seront plantés au Cimetière des Éléphants roses de Zopatan ! Sortez d'ici, mécréants ! Sortez du cimetière des éléphants ! Si vous ne voulez pas vivre votre dernier coucher de soleil !

La voix fait écho contre les froides murailles et restitue une densité effrayante. Seou Kim est paralysée par la peur. Mais les plus surpris sont les trois lascars qui sont revenus, après avoir sauté de leurs boîtes à malice, grave erreur. De nature violente, il semble qu'ils soient aussi dotés d'une intelligence toute relative, car revenir défier la voix de Dieu, c'est totalement tartignole. Se prendraient-ils pour le *Saitama* de *One Punch Man* ? Mais, contre toute attente, en reconnaissant la parole divine et surtout le proprio de la voix, ils réalisent leur bévue et se carapatent comme des lapins vers la sortie. Un coup de feu cependant retentit. Maladresse oblige, dans la

précipitation l'un d'eux a appuyé malencontreusement sur la détente de son arme.

– La chasse est fermée ! hurle Je Sais Pas. Tirez-vous ou je fais un carton !

Seou Kim, prise de vertige, serre les fesses en gardant un silence prudent. Et c'est seulement quand elle entend le vrombissement du moteur de la Cadillac des tueurs qui s'éloigne, qu'elle se détend. Tout à fait rassurée, elle éclate de rire, un grand rire libérateur qui éclabousse les murs de l'abbaye. À présent, elle n'a plus qu'une idée en tête, rejoindre sa cellule, s'allonger sur son petit lit en fer de novice et dormir, dormir...

Je Sais Pas, contrairement à son nom, sait ce qu'il lui reste à faire. La relique sous le bras, il va rentrer au pays. Maintenant qu'il a retrouvé son doigt, il se sent de taille à persuader les mafieux albanais que la lumière divine est de retour dans la famille et que plus jamais on ne pourra toucher à un cheveu, ou à un poil de fion, d'une seule fille de Zopatan.

Seou Kim, épuisée, s'écroule sur son lit, imprégnée d'images et de bruits, incapable de trouver le sommeil. Son cerveau bouillonne d'informations en play-back et dans le désordre, rejouant le film de sa journée.

L'haegeum lui apparaît ricanant, la lune s'infiltre dans sa cellule, menaçante, montrant les dents, avant de balayer les murs d'une étrange clarté qui ondule. La lueur dans la nef devient irréelle, elle voit défiler trois têtes cagoulées, les têtes

d'Amédée, de Vania et Nado, qui la regardent avec tendresse. Elles se balancent comme des marionnettes, puis disparaissent. La voix de Je Sais Pas, ensorceleuse, l'obsède toujours et encore, la voix du doigt qui lui indique la voie du cœur, sinon de la raison. Puis une chouette familière se pose sur le rebord de la fenêtre et hulule. Seou Kim s'est endormie, elle retrouve le garçon dans le train, mais ça c'est une autre histoire...

– C'est pas un peu cucul la praline cette fin ? demande Je Sais Pas.

– C'est beau ! répond le doigt.

– Coupez ! gueule Je Sais Pas, avant de se précipiter vers l'autel pour récupérer son doigt.

**Chez le même éditeur dans la collection *FIRN - Novellas***

- **Lilian Bathelot / Matt Konture – *Bain de sang à Frontignan* –** Juin 2019
- **Serguei Dounovetz / Laurent Lolmède – *Killer bees* –** Septembre 2020
- **Hélène Couturier – *Touché par la vache tout homme devient poète*** – Septembre 2021
- **Jean-Bernard Pouy / Tanx – *Au FIRNament*** – Juin 2022
- **Michèle Pedinielli / Delphine Bucher – *La voyante, le tatou et le mouchard moldave* –** Juin 2023
- **Benoît Séverac – *Occitan Rapsodia* –** Mai 2024
- **Joëlle Wintrebert / Marijpol – *Copies non conformes (et autre nouvelles écrites par les 2nde du LEPAP Maurice-Clavel)* –** Mai 2024

**Parus dans la collection *FIRN – Sorties d'ateliers***

- ***La mystérieuse disparition du A dans la cuisine***
  Michèle Pedinielli et les agents de la cuisine collective Thau Restauration (Frontignan) – Septembre 2021

- ***Vacheville***
  Hélène Couturier et les jeunes du chantier d'implication jeunes Scénographie du FIRN de la Mission locale d'insertion des jeunes (MLIJ Bassin de Thau) et Culture urbaine sans frontières (CUSF) – Septembre 2021

- ***Atelier sous-bocks***
  Laurent Lolmède et Serguei Dounovetz avec les élèves de la classe-relais du collège Victor-Hugo et le soutien de l'UEMO/PJJ Bassin de Thau – Septembre 2021

- ***Presqu'écrivains / Organes de presse***
  Mouloud Akkouche et les résidents des EHPAD de Frontignan la Peyrade, de l'EVS Calmette, de l'atelier d'écriture de la médiathèque André-Malraux et les membres de la Fabrikulture – Mars 2022

- ***Or maudit***
  Lilian Bathelot et un collectif de citoyens du quartier Crozes-Pielles – Mai 2022

- ***Nuit de tempête – Cold case aux Aresquiers***
  Michel Moatti et les élèves de 4e C du collège Les Deux Pins – Juin 2022

- ***La morte dans l'âme***
  Pascal Thiriet et un collectif de sans-abris et de bénévoles de l'association Le refuge de la Gardiole – Juin 2023

- ***Pusac et le monstre du Lagonès***
  Olivier Martinelli & Paula Vargas avec les enfants des classes de maternelle petite et moyenne sections (Stéphanie Sol et Mylène Dalut), la classe de CE1 (Caroline Polizzi) et les enfants de l'ALP péri-scolaire du groupe scolaire Anatole-France – Juin 2023

- ***Pas si timbrés***
  Pascal Thiriet, les élèves de 4e B (professeures : Sarah Issaad et Martine Morez) du collège Les Deux Pins et des adultes fréquentant la Maison des seniors Vincent-Giner – Juin 2023

- ***Des châteaux en Espagne***
  Adrien Fregosi et les enfants du Centre de loisirs Les Mouettes – Juin 2023

- ***Vies secrètes de Lou Adran***
  Anne Bourrel et un collectif de citoyens du cœur de ville de Frontignan – Juin 2023

- ***Faux passeports / Vraies identités***
  Guillaume Guerse et les jeunes de l'Unité éducative en milieu ouvert (UEMO/ PJJ) de Sète-Frontignan – Juin 2023

- ***Corps mort***
  Séverine Chevalier et un collectif des habitants de Frontignan-plage – Mai 2024

- ***Le pigeon et le boxeur***
  Charles Aubert et les jeunes de l'Unité éducative en milieu ouvert (UEMO/ PJJ) de Sète-Frontignan – Mai 2024

- ***Dr Makhab***
  Gaspard Flamant, Elise Follin, Béatrice Obergfell et les collégiens de 6e et 5e du collège Les Deux-Pins, Frontignan - Mai 2024 et les compagnons et bénévoles d'Emmaüs Sète/Frontignan – Mai 2024

**Dans d'autres collections et/ou chez d'autres éditeurs**

- **Gore des plages**
  ***Eux… / Rouge tomate***
  ***Eux...*** avec Stéphanie Glassey et les jeunes de l'Unité éducative en milieu ouvert UEMO/PJJ) de Sète-Frontignan, ***Rouge tomate*** avec Louise-Anne Bouchard et les fonctionnaires du bureau de police municipale de Frontignan – collection Tête/Bêche – Ours éditions – Juin 2022

- ***Boucles d'Or***
  Laurence Biberfeld avec Sonia Chalbi et des adultes fréquentant la Maison des seniors Vincent-Giner et un groupe de dix adultes réunis en performance d'écriture de 22h22mn et 2sec lors du 25e FIRN – collection 22222 signes – Ours éditions – Juin 2022

- **Les enquêtes de Nino**
  ***Où s'est envolée la nacelle du musée / Qui a chipé la nacelle des Frères Montgolfier***
  Claudine Aubrun et les élèves des classes de CE2 (Sophie Rey et Jean-Christophe Benoit) du groupe scolaire des Terres-Blanches– collection Tête/Bêche – Ours éditions – Juin 2023

- ***Sabrons les zombies !***
  Chrysostome Gourio et les élèves des classes de CE1/CE2 de l'école *Le Petit Prince*, Balaruc-les-Bains (Magali Muret) et CE2 de l'école Anatole-France 2, Frontignan – collection Tête/Bêche – Ours éditions – Mai 2024

- ***Dictées noires***
  Line Cros – Ville de Frontignan la Peyrade – Mai 2024

- ***Les douze travaux d'Hercule***
  Manu Causse et Lovely – Ville de Frontignan – Mai 2024

Édité par la Ville de Frontignan la Peyrade - 05/2024